

Préface de Mario Vargas Llosa à *Mr. President*

Introduction Gerald Martin, traduction David Unger, édition Penguin Classics, 2022

Monsieur le Président a émergé de « Mendiants Politiques », une nouvelle que Miguel Ángel Asturias a écrite en décembre 1922 avant de quitter le Guatemala pour l'Europe. Le roman a été publié pour la première fois en 1946 dans une édition pleine d'erreurs qu' Asturias a corrigées pour la deuxième édition (Buenos Aires : Editorial Losada, 1948). En effet, il a travaillé plus longtemps sur ce roman que sur n'importe lequel de ses autres livres publiés, bien qu'il ait abandonné le manuscrit pendant de longues périodes. Le roman portait cette annotation : Paris, novembre 1923-8 décembre 1932^{*}. Selon la plupart des critiques, et d'après les dires de l'auteur lui-même, ce roman a été inspiré par la dictature de Manuel Estrada Cabrera, qui a régné en maître absolu sur le Guatemala pendant vingt-deux ans, de 1898 à 1920.

À la demande d'amis de la famille, Asturias était allé à Londres en 1923 pour étudier l'économie. Il a soudainement changé d'avis et s'est rendu à Paris pour suivre des cours à la Sorbonne avec le professeur Georges Raynaud. C'est dans les cours de Raynaud qu'il a découvert la culture maya et a passé des années à traduire le *Popol Vuh*, le livre sacré des Mayas. À Paris, il a écrit des poèmes et le roman *Légendes du Guatemala* (1930), et a également continué à travailler sur *Monsieur le Président*, qui a été presque entièrement écrit en France.

Il existe une certaine confusion à propos de ce roman, à laquelle Asturias lui-même a contribué. À l'époque, il défendait la fiction sociale et de protestation, le genre qui révélait les horreurs commises par les dictateurs latino-américains. À de nombreuses reprises, il a affirmé que son livre appartenait au genre des romans politiquement engagés.

Sans aucun doute, il s'agit d'un aspect important de *M. Président*. Le roman traite de thèmes réalistes ou folkloriques typiques de l'Amérique latine, basés sur les circonstances historiques dramatiques dues aux dictateurs qui gouvernaient la plupart des pays latino-américains. Mais même si le roman d' Asturias dépeint cette réalité constante et récurrente, ce n'est sûrement pas son aspect le plus important, sinon cette histoire vivante n'aurait pas émergé de ces romans quelque peu sophistiqués ni survécu à l'épreuve du temps.

Il est certain que, comme beaucoup d'autres romans latino-américains, *M. Président* s'inscrit dans la catégorie des romans politiquement engagés. Il dépeint les ravages que les dictatures causent en déclenchant des tragédies humaines, des catastrophes économiques et de la corruption dans nos pays. Mais Asturias le fait d'une manière unique, employant fréquemment des dispositifs littéraires subtils, originaux et inhabituels, sans afficher les faiblesses formelles et les lacunes souvent trouvées dans la littérature de protestation latino-américaine. Plus important encore, il le fait dans un contexte beaucoup plus large que le roman typique de témoignage social ou politique.

Asturias cadre son roman comme la lutte entre le bien et le mal dans une société sous-développée où le mal semble triompher. Il n'y a pas un seul personnage dans le roman qui soit sauvé - même pas la jeune Camila, qui est forcée de se marier avec le confident préféré du dictateur : le beau Miguel Visage d'Ange. Elle assiste même à une réception au Palais du Président, qui a emprisonné son père - le général exilé Eusebio Canales, le prétendu assassin du colonel Parrales Sonriente, et qui finit empoisonné vers la fin du roman. Tous les personnages - qu'ils soient soldats, juges, politiciens, riches ou pauvres, puissants ou opprimés - incarnent le mal. Ils sont serviles et violents, voleurs, cyniques, opportunistes, menteurs, individus corrompus, ivrognes - en bref, parmi les plus répugnants et dégoûtants des êtres humains. Et probablement même le Président - qui décide qui doit vivre et qui doit mourir et qui est un ivrogne, un traître, et le cerveau de centaines d'intrigues tordues - n'est pas le pire de tous. Cette désignation va soit à son Juge avocat soit au Major Farfán, qui, sur ordre du Chef d'État, perpétuent les crimes les plus violents et scandaleux : le premier lorsqu'il interroge, humilie, et punit Fedina de Rodas pour des crimes commis par son mari, Genaro, contre l'Idiot ; et le second en retenant Miguel Visage d'Ange au port alors qu'il est sur le point de partir pour New York sur ordre présidentiel. Miguel est arrêté, battu impitoyablement, et enterré dans un cachot souterrain où il n'a que deux heures de lumière par jour. Il est nourri de saletés et survit en pourrissant lentement, mourant petit à petit tandis que sa femme, Camila, contacte des diplomates et des politiciens partout dans le monde, même à Singapour, espérant qu'il est en sécurité, pour apprendre, trop tard, que Visage d'Ange est aussi une victime d'un monstre qui contrôle tout - vies, morts et impôts sont dans son domaine - avec son petit doigt.

Ce qui est unique et ce qui transforme ce livre démoniaque rempli d'épisodes hideux, c'est l'art d' Asturias, qui se manifeste par la structure formelle du roman et son utilisation originale du langage. *Monsieur le Président* est qualitativement supérieur à tous les romans précédents en langue espagnole.

*Note du traducteur : La datation du roman par Mario Vargas Llosa diffère de celle trouvée dans la plupart des datations de la composition, qui est Guatemala, décembre 1922 ; Paris, novembre 1925, 8 décembre 1932.

Merveilleusement maîtrisée, la langue du roman doit beaucoup aux conférences du professeur Reynaud sur le surréalisme et autres mouvements d'avant-garde en vogue en France pendant qu'Asturias l'écrivait. Il ne fait aucun doute qu'il était également profondément affecté par la nostalgie de son pays lointain à l'autre bout du monde et les nombreuses années qu'il avait passées loin du Guatemala, se retrouvant avec ses amis sud-américains au Café de la Rotonde de Montparnasse. Son travail a été influencé par l'écriture automatique, le mélange de réalité et de rêves - de cauchemars, devrais-je dire - une musicalité poétique inhabituelle, et la fusion des formes qui transforme l'histoire en un grand spectacle romanesque et poétique où la réalité devient théâtre de rue et fantaisie apocalyptique à chaque tournant.

Le premier chapitre, "Dans le Portail del Señor," est inoubliable. Un tourbillon de mendiants à une jambe, borgnes, aveugles, estropiés, a été réduit à la bestialité la plus primitive et se maltraitent les uns les autres avec la plus grande misère et sauvagerie. Le Pantin est l'un d'eux ; ce pauvre diable est ensuite tué inutilement par Lucio Vasquez. À la fin du livre, la dictature reste intacte - bien sûr, le Portail del Señor est détruit, mais le système hideux qu'il symbolise ne l'est pas.

La langue d'Asturias est multiforme et n'est pas le castillan que tous les personnages de l'histoire utilisent. Malgré leur manque de décence, les classes supérieures parlent un espagnol plus ou moins correct. C'est aussi le cas pour Visage d'Ange, Camila, une poignée de ministres et d'officiers, et même M. Président. Mais alors que le roman explore le langage des classes inférieures, la richesse et l'innovation de l'expression augmentent et se transforment, introduisant des mots inventés, des chansons, des formulations grammaticales audacieuses, des métaphores étonnantes, des rythmes, des termes généralement associés aux insectes, plantes et arbres indigènes. Un monde provincial de nature sauvage non encore dominé par l'homme est décrit dans un pays qui se trouve isolé et change lentement, avant l'avènement des voitures et des avions, et dans lequel un voyage à New York implique un long trajet en train et une traversée en bateau. Le Guatemala n'est jamais mentionné, mais cela n'a pas d'importance - tout pointe vers ce pays malheureux mais magnifique : la capitale est loin de l'océan, entourée de misère abjecte. Mais il y a quelque chose qui soutient le peuple du pays et l'empêche de disparaître : la force vitale et extraordinaire avec laquelle ils résistent aux mauvais traitements et à l'humiliation, une existence tragique imprégnée de boue, de jungle et d'animaux et de la manière très créative dont ils survivent et utilisent le langage. Malgré les profondeurs de la disgrâce sociale et politique du pays, ses habitants sont capables de créer et d'adopter une personnalité distincte, d'inventer une nouvelle langue, et la musique et les rythmes qui la façonnent et la rendent unique garantissent sa survie.

Asturias réalise quelque chose d'unique dans ce roman. Sa beauté linguistique fait partie de la vérité historique : la manière de parler guatémaltèque est innovante et personnelle. Asturias n'est pas seulement un scribe de cette réalité linguistique, mais aussi son créateur—quelqu'un qui choisit de plonger dans la source inépuisable de la manière dont une nation et ses habitants parlent, tout en parvenant à cultiver et à ajouter quelque chose de ses propres fantasmes, obsessions et excellente oreille pour lui donner sa marque personnelle. *Monsieur le Président* est sans aucun doute une œuvre d'art, un véritable tour de force d'une grande originalité et créativité, peut-être plus proche de la poésie que de la fiction ou, peut-être, une rare fusion de ces deux genres.

De nombreux épisodes du roman commencent sur un ton réaliste, mais, peu à peu, Asturias construit un langage poétique visionnaire et métaphorique, ce qui le conduit à abandonner un paysage réaliste et objectif pour un paysage de légende, de rêve, de théâtre, de mythe et de pure invention. C'est ce qui rend ce roman si unique, si nouveau, et d'une si grande valeur littéraire que presque un siècle plus tard, *Monsieur le Président* continue d'être l'un des textes latino-américains les plus originaux jamais écrits.

La nostalgie d'Asturias pour sa terre natale a certainement joué un rôle important dans l'écriture de ce roman. Et pourtant, la distance entre Asturias à Paris et le Guatemala lui a donné une sorte de liberté que beaucoup d'écrivains latino-américains vivant dans leur pays d'origine n'avaient pas - car ils étaient obligés de vivre une brutalité qui entravait leur capacité à écrire librement - sans craindre la persécution et la censure.

Miguel Ángel Asturias n'était probablement pas pleinement conscient de la grandeur du roman qu'il avait écrit, dont la magnitude ne serait jamais répétée, car les romans, les nouvelles et les poèmes qu'il a écrits par la suite étaient plus proches de la littérature étroite et quelque peu démagogique des romans dictatoriaux "engagés" qu'il avait autrefois défendus. Il ne s'était pas rendu compte que le grand mérite de *Monsieur le Président* est qu'il avait rompu avec cette tradition et élevé le roman politiquement engagé à un niveau tout à fait supérieur.

Voir la préface => [en anglais](#)